

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 89

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Patourette
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Comment on mâte les Africains

A propos des renforts réclamés avec tant d'insistance au Maroc par le général Drude, M. de Mun, qui a combattu aussi les Arabes en Afrique, raconte d'après ses souvenirs militaires, un épisode intéressant. Il en fait, dit-il, le récit, et nous allons le reproduire, pour montrer à la fois le péril que, malgré le plus beau courage, offrent en face des Arabes, les combats téméraire-ment engagés et l'audace prodigieuse que peut leur donner un succès momentané.

Depuis quarante ans, rien n'a changé dans leurs âmes; aujourd'hui comme alors, la guerre sainte y sommeille, prête à de terribles réveils.

* * *

C'était en septembre 1864 écrit M. de Mun. Depuis six mois, le sud de l'Algérie était en feu. Un chériff s'était levé, au sud de la province d'Alger, tout pareil au « roghi » ou au « marabout Ma el Aïcin » dont on parle aujourd'hui au Maroc. Il s'appelait Si Lala et se disait descendant du prophète et inspiré de Dieu c'était un parent de Si Hamza, le grand chef des Oulad Sidi Cheikh.

A sa voix toutes les tribus des environs de Bou Saada s'étaient soulevées. Un de nos caïds, Sidi Ibrahim, avait donné le signal de la révolte, en parcourant les douars sur un cheval à la queue duquel il avait attaché sa croix de la Légion d'honneur. Une colonne descendait de Séfif, sous les ordres du colonel de La Croix de Vaubois, du 3^e tirailleurs; et la nôtre, à marches forcées, longeant les oasis des Zibans, encore pleines

de souvenir de Canrobert, arrivait un soir, sous un ciel embrasé, à Msilah, la ville des courtisanes, et des marchands de cuir brodé, dont les maisons, étagées en pyramides parmi les grenadiers, les figuiers, et les citronniers, dominent le grand chott du Hodna, où les chamreaux de la colonne de Séfif apparurent soudain dans le mirage, pareils aux arches d'un aqueduc jeté sur un lac immobile.

Le colonel de la Croix prit le commandement des deux troupes; c'était un chef éprouvé et résolu. On s'en fut camper près du fort de Bou Saada cramponné à la montagne au-dessus des dunes de sable qui lui font une ceinture mouvante, et des palmiers où se cachent les maisons arabes, dressées en amphithéâtre.

Le lendemain la colonne déboucha sur un plateau encadré de montagnes, semblable au fond d'une large cuve, coupé par un lit de rivière profond et pierreux, qui s'en échappe comme par un goulot de bouteille. C'est le plateau de l'Oued Dermel. Le camp y fut établi, suivant les règles, sur quatre faces, la cavalerie formant l'une, l'état-major, l'artillerie, le convoi au centre du carré.

A peine avions-nous mis pied à terre, et tandis qu'on tendait les cordes les trompettes sonnent, chacune avec le refrain du régiment; il faut remonter à cheval! Les escadrons sont en bataille, un du 3^e spahis, deux du 3^e chasseurs de France, deux du 3^e chasseurs d'Afrique, dans l'ordre du tour de marche. Le lieutenant-colonel de La Jaille, commandant la cavalerie, prend la tête et nous voilà dans le ravin, en colonne par quatre.

De bouche en bouche, les nouvelles courent de la tête à la queue. Il paraît qu'un

goum important, avec Sidi Ibrahim en personne, a été signalé en avant du camp dans la plaine où conduit le goulot de bouteille. On va tomber sur lui, peut-être prendre le caïd félon; ce sera superbe! Tout le monde est en joie et les chasseurs de rire du bon tour qu'ils vont jouer aux « Arbicos ». Seulement il faut se presser, il est quatre heures, c'est le 30 septembre; en Afrique et dans les montagnes, la nuit vient vite.

On se hâte en effet; au trot allongé malgré les pierres roulantes: le ravin toujours plus resserré, retentit du bruit des fourreaux de sabres qui frappent les étriers et les gâmelles.

Nous y voilà! devant nous, une plaine aride, fuyant au loin vers la montagne qui la ferme. A droite, à gauche des escarpements rocheux. La plaine est couverte de cavaliers, qui de loin nous regardent, immobiles.

En un clin d'œil la colonne est en bataille et, aussitôt, sur un ordre bref les trompettes sonnent la charge en fourrageurs pour les deux escadrons de tête.

C'est magnifique: à gauche, les spahis, le burnous rouge serré autour du corps; font bondir leurs chevaux, avec des clameurs; au centre, à droite, les chasseurs verts, le sabre haut, dévalent au galop en criant: « Vive la France » et, dans le tumulte, les sonneries pressées, éclatantes, répètent la charge.

Nous, les chasseurs d'Afrique, nous restons là, en réserve, maugréant contre le tour de marche.

Devant la charge qui roule, les cavaliers arabes, à distance, tirent une salve et tournent bride; les nôtres poussent leurs chevaux, on voit une mêlée lointaine, et puis tout à coup, quoi donc? là-bas, tout au fond

— Et tu sais, avait dit Toinou dès le premier jour, elle se nomme Laïde!

La commère se mit à rire, sans méchanceté, mais, cependant, elle eut tort, car le nom colporté par Toinou et répété de bouche en bouche avec la conviction des paysans pour qui la beauté consiste à avoir, même enfant, de grands pieds, de grosses mains et le teint fortement coloré, lui resta.

Elle ne s'en plaignait pas d'ailleurs, quoiqu'elle en souffrit à part elle, étant déjà fiérolle, et ne voulant pas donner à qui que ce fût, au fils du maître surtout, l'occasion de s'en réjouir.

Le bonhomme Bladaneau était content d'elle. Même, la trouvant toujours si douce et si prévenante envers lui, il s'attachait à elle, se montrant sévère pour Toinou lorsqu'il la taquinait, et il le corrigea plus d'une fois tout grand garçon qu'il devenait.

Feuilleton du Pays du dimanche 2

Patourette

par Jean Barancy

Théodore Bladaneau, le père de Toinou, en augura qu'elle avait bon caractère et, ayant appris de Justin qu'elle était orpheline depuis deux ans et recueillie par lui, trop pauvre pour continuer de la garder, il accepta de la prendre comme pâtre aux gages de trois francs par mois, la nourriture et les nippes.

— Votre garçon ne la taquinera pas trop au moins? demanda Justin; parce que je préférerais me priver encore que de la savoir malheureuse.

Mais Théodore protesta. La pâtre

serait bien chez lui; il y veillerait. Et quand le cœur lui dirait de la venir voir, il pourrait le faire, et il jugerait ainsi par lui-même.

Quelques instants après ils se séparèrent. Une nouvelle vie commençait pour l'enfant.

* * *

Théodore Bladaneau, riche agriculteur à quelques kilomètres de Lactage, veuf et sans autre héritier que ce mauvais sujet de Toinou, passait pour original en même temps que pour le meilleur homme du pays, et le fait d'amener chez lui cette pâtre, si bizarrement accoutrée et si petite, ne devait pas amoindrir sa réputation d'originalité.

Certains pensèrent qu'il devenait « toc », et sa servante ronchonreuse pensa comme les autres.

de la plaine, une fusillade serrée, répétée, une fumée qui sort de la terre, la charge qui s'arrête soudain, des chevaux qui semblent s'écrouler, et maintenant, après quelques instants de folle angoisse, les chasseurs qui reviennent à nous, par petits groupes, devancés, suivis par des chevaux sans cavaliers.

C'était une minute poignante; tous regardons, muets, impatients; les capitaines sont prêts à jeter leurs escadrons en avant. Mais le colonel de Jaille, d'un geste désolé, montre le sommet des rochers derrière lesquels le soleil a disparu; la nuit presque sans crépuscule, descend sur la plaine. Il faut sonner le ralliement.

Les premiers qui arrivent, essouffés, la voix cassée, nous crient ce que déjà nous avions deviné: « Embuscade! des fantassins en foule cachés dans les broussailles, fusillés à bout portant, des tués, des blessés; tous les chefs de peloton par terre! »

Soudain une voix commande: « Garde à vous! présentez sabre! » C'est le capitaine de Laisle, qui a vu deux chasseurs, rapportant, couché en travers de leur selle, le corps du capitaine Marly, commandant l'escadron, raide mort, et, aussitôt dans le silence profond, tous les sabres se dressent pour le salut funèbre, comme un éclair au milieu de l'obscurité naissante.

Cependant les hommes rejoignent, ceux-ci rapportant d'autres morts, un officier encore et deux sous-officiers; ceux-là soutenant des blessés, pâles, la veste ouverte sur la chemise sanglante, quelques-uns en croupe. Le drame avait duré à peine un quart d'heure.

Le colonel ordonne la retraite. Au loin, dans la plaine, on entend les cris des Arabes triomphants. Ils ont entre leurs mains trois de nos morts qu'on n'a pu ramasser, et, pis encore, deux prisonniers, l'un, de Régis, tout jeune sous-officier, presque un enfant, charmant, aimé de tous, et enlevé de son cheval, pendant qu'il se défendait contre ceux qui l'entouraient, par un cavalier aux muscles de fer.

Mon escadron fermait la marche, le dernier peloton, le mien, faisant à chaque instant, par un demi-tour, face à l'ennemi qui se rapprochait pas à pas en tirant des coups de fusil, auxquels les chasseurs répondaient au hasard. La nuit était venue tout à fait, noire, sans lune et sans étoiles. Heureusement, une compagnie de trailleurs, envoyée du camp à tout événement, arrivait enfin, et déployée en arrière, arrêtait les Arabes par des feux répétés.

Force était de marcher au pas, à cause

Malheureusement ses corrections n'eurent d'autre résultat que de le faire agir en cachette, pour mieux se venger des taloches et des humiliations qu'il croyait lui devoir. Une sorte de jalousie le mordait au cœur et plus son père témoignait d'intérêt à la petite fille, plus il la tourmentait. Il ne l'avait jamais aimée, et voici qu'il se mit à la détester.

Ah! son père la soutenait contre lui et, non seulement son père, mais les bonnes âmes du village, rendant maintenant justice à sa vaillance, d'autant plus méritoire que la pâture conservait son *chéli* corps et sa frimousse mignonne, n'ayant aucune apparence de robuste santé. Eh bien! on verrait...

Le temps passa.

Adélaïde avait maintenant près de quatorze ans et Toinou, qui en avait bien dix-sept, était un grand et robuste garçon que

des morts et des blessés; ce fut une retraite horrible! on arriva au bivouac à dix heures du soir, les chevaux étaient épuisés, les hommes rompus, les âmes chavirées.

Le lendemain soir, le bruit d'une colonne en marche nous attira à l'extrémité du camp, un convoi sortait escorté par un escadron de chasseurs, d'abord une file de mulets portant les blessés de la veille et du jour, enveloppés de leurs manteaux, pâles, crispés sur les durs cacolets ou étendus sans mouvement sur les brancards; puis, chargés deux à deux sur les chameaux, de longues boîtes faites avec des caisses à biscuits, nos morts qui s'en vont, tragiques compagnons de route, chercher à Bou Saada un cimetière chrétien; et, derrière eux, encore sur un chameau, deux grands sacs de laine, où des choses rondes font des bosses. Qu'est-ce? Des têtes coupées, nous dit l'officier qui commande l'escorte, nous les portons à Bou Saada, pour les planter sur la place: il y en a 65.

Oh! je sais tout ce qu'on peut dire, ce que diront peut-être les lecteurs de ces souvenirs. Après plus de quarante ans, je sens encore le frisson de ce soir-là. Mais le pays entier était soulevé, Bou Saada n'attendait qu'un signal, la triste affaire de la veille enflammerait les âmes; la défaite des Roumis exaltait les imaginations.

Si l'insurrection éclatait autour de nous, enfermés dans ces montagnes, sans aucun secours possible, nous étions livrés au plus extrême péril! Et puis, enfin le jour même, nous apprenions que les trois prisonniers de la veille notre pauvre de Régis, enlevé de sa selle, et ses deux compagnons, avaient été massacrés par les femmes avec d'horribles tortures et d'affreuses mutilations... On ne juge pas, dans ces moments-là, comme à son bureau.

De fait, l'impression fut immense. L'énergie du colonel de La Croix avait sauvé la troupe confiée à son commandement. Nos camarades plus tard nous contèrent la scène étrange de ces funérailles de Bou Saada, où les Arabes en foule, accourus, les yeux pleins de joie et de menace, s'arrêtèrent consternés devant le terrible trophée, symbole de notre sanglante revanche.

La population de l'oasis entra dans le silence: les tribus voisines n'osèrent bouger. Le jour suivant, la colonne se lança à la poursuite des goums de Sidi Ibrahim, ébranlés par la rude leçon de la veille.

Le soir même à Sidi Embarek Medjedel, elle rencontra les colonnes du général Yusuf et du général Liebert, venues de Laghouat, et, pressé de toutes parts, l'ennemi s'enfuit

n'effrayait pas les durs travaux mais qui musait plus souvent qu'à son tour.

— « Paresseux comme un loir et mauvais comme une teigne » disaient les gens en parlant de lui.

Certes, oui, Toinou était mauvais, et personne ne le savait plus que la pauvre Laïde, envers qui il se montrait paternel devant son père, mais qu'il ne se gênait pas pour malmenier chaque fois qu'il la trouvait seule.

— Tu me revaudras ça, Laïde, la Laïde! cria-t-il plein de rage, un jour que le bonhomme Bladaneau, surprenant un de ses actes de brutalité, venait de lui tirer les oreilles sans crier gare. Tu me le revaudras, je te le jure!

Chose singulière, elle ne le craignait pas beaucoup et cette menace la troubla si peu qu'elle finit même par l'oublier.

(A suivre.)

dans le désert, où nous allions pendant dix mois lui donner la chasse.

Si notre camp de l'Oued-Dermel eût été moins fort, si la prence sanglante de notre victoire n'eût pas violemment frappé les esprits, si enfin les renforts de la province d'Alger nous avaient manqué, nous eussions sans doute, harcelés par des attaques incessantes, péri jusqu'au dernier dans les défilés et les gorges de Bou Saada.

Alors, il est vrai, nous n'attendions pas, pour agir la permission de l'Europe.

A. de MUN,
de l'Académie française.

Le père Cornu

Des deux, du cheval et de l'homme, le plus vieux, c'était l'homme assurément.

Mais le plus branlant, le plus infirme, celui dont la ruine semblait plus proche, il eût été difficile de le dire.

Si la bique était borgne, le père Cornu était dur des deux oreilles... des deux... et d'un dur!

Si les salières de la bête avaient pris de telles dimensions qu'on eût pu y loger le poing, le menton du propriétaire allait bientôt toucher son nez... son nez si long dans sa figure si longue, elle aussi, et que les rides parallèles des joues allongeaient encore.

L'un et l'autre enfin, le cheval et l'homme boitaient. Le cheval avait des éparvins et l'homme des varices.

Le couple se complétait d'une antique patte, sans laquelle, d'ailleurs, il n'aurait pas eu raison d'être.

Et la voiture était digne de l'homme qui la conduisait, digne de la bête qui la tirait.

Les essieux criaient à rendre sourd tout autre que le père Cornu. Il y avait belle lorette que la pluie et le soleil avaient mangé la peinture, et bien malin eût été celui qui eût pu deviner de quelle couleur était le véhicule lorsqu'il sortit des mains du charbon.

La moitié des vitres manquaient aux châssis. Quant à celles que les cahots et les accidents de toute nature avaient épargnées, la poussière et la boue les avaient rendues depuis longtemps opaques.

Enfin, on pourra se faire une idée approchant de l'état des coussins quand on saura que depuis douze ans, le père Cornu ne transportait que des sacs de pommes de terre, des plants de choux et autres denrées du même acabit.

Et ce trio branlant, criard, minable et combien précaire faisait pourtant tous les jours le chemin de Bourbon l'Archambault à Moulins ou celui de Moulins à Bourbon l'Archambault. Et tous les jours c'était le même homme conduisant la même voiture attelée, hélas! du même cheval, car le père Cornu n'avait pas de bête de rechange.

Depuis si long temps, on les voyait passer tous les trois qu'on avait fini par les croire inusables, soustraits aux lois communes, si vieux qu'ils étaient désormais hors des atteintes du temps.

Le fracas des essieux, le cliquetis des vitres fêlées, dansant dans les châssis disjoints, et la chanson des cercles de fer prêts à quitter les jantes et sonnant sur le pavé, amenaient sur le seuil de leur porte les rares clients du commissionnaire.

C'était quelque vieux ou quelque vieille, ennemis comme lui du chemin de fer, et qui